

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 22

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183793>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

— Alors, il n'y a plus qu'à fixer le jour des noces, fit le bon M. Masson.

— Mais Mlle Marianne.

— Elle est là.

La porte de la pièce voisine s'ouvrit aussitôt et donna passage à Marianne et à sa mère.

— Vous le voyez, reprit M. Masson, c'était un complot.

— Un complot pour mon bonheur, dit Julien, pressant la main de Marianne.

— Et pour le mien, poursuivit Marianne timidement.

— Pour nous tous, ajouta Mme Masson.

— Merci pour la bourse, dit Julien à Marianne, en s'approchant avec elle de la cheminée; savez-vous que vous avez un vrai talent de brodeuse?

— Ce n'est, dit celle-ci, qu'une bien pâle copie de la vôtre.

— Permettez-moi de n'en rien croire. Mais que vois-je? fit-il tout à coup, la bourse remplie d'or!

— Quand il retourne mariage, il faut songer à la dot, dirent à la fois M. et Mme Masson; c'est la dot de Marianne, ce sera la bourse du ménage.

— Et celle-ci, dit Julien, tirant la sienne, la bourse des pauvres.

— Elle reprendra sa place habituelle, ajouta Marianne, qui la prit des mains de Julien et la plaça à côté de l'autre sur la cheminée.

— Et plus de varlope ni de rabot, dit M. Masson à Julien; le mariage fait, nous vous laissons; nous retournons, ma femme et moi, à Orléans.

— Quoi déjà! s'écrièrent ensemble Julien et Marianne.

— Mais, au moins, passerez-vous auprès de nous une partie de l'année?

— Nous vous consacrerons un mois chaque automne, dit M. Masson.

— Ma pauvre mère avait bien raison, dit tout bas Julien à Marianne: la bourse verte portait bonheur.

Adolphe CHEVASSUS.

Un de nos bons vieux habitants de la campagne qui s'était toujours senti un goût prononcé pour la musique, principalement pour le chant d'église, et qui surtout était doué d'une dose d'amour-propre à toute épreuve, avait fini par se persuader que le chant des psaumes n'aurait pu aller convenablement, s'il n'eût mêlé sa belle voix à celle des fidèles. Aussi était-il d'une assiduité exemplaire au service divin, et il y avait plaisir à le voir et à l'entendre élévant et adoucissant sa voix selon les indications du psautier. Or, il arriva qu'un dimanche, comme il se rendait à l'église, il fut attardé par une circonstance imprévue. Arrivé à quelque distance du temple, il ne fut pas peu surpris d'entendre que le culte avait commencé sans lui, et que même le chant sacré était déjà en bon train. Indigné, il presse le pas, arrive essoufflé sur la porte du temple, et là, en présence de tout l'auditoire, et ne sachant quel psaume avait été indiqué, il lève les bras en agitant son chapeau et s'écrie d'une voix de stentor: « Arretá, arretá!!!.. Lo diéro... » L'assemblée, qui d'abord crut qu'il y avait du feu dans le village, suspendit un instant, puis se rassura et recommença le chant du psaume.

Un écolier qui, après de pénibles efforts, était parvenu à loger confusément dans sa mémoire la première partie du catéchisme d'Osterwald, répondit comme suit, le jour de l'examen, à l'un des membres de la commission d'école :

— Qui est-ce qui a créé le monde, mon garçon?

— C'est Dieu qui au commencement créa les cieux et la terre.

— Et que fit-il après?

— Y... Y... Y le vendit à Potiphar et... et...

Monsieur le Docteur, disait un malade, c'est inutile de me donner de l'émetétique; j'ai déjà essayé de ce remède, mais voyez-vous, mon estomac ne le supporte pas, je le vomis tout de suite.

Une bonne vieille anecdote. — Un capitaine au service de France faisait enterrer pèle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourants. On lui représenta que quelques-uns des enterrés respiraient encore et ne demandaient qu'à vivre. « Bah! dit-il, si on voulait les écouter, il n'y en aurait bientôt pas un de mort. »

Et celle-ci :

On demandait à l'un de nos compatriotes, portier chez un gros financier de Paris, si son maître était chez lui. Le Suisse répondit que non. « Quand reviendra-t-il, » lui demanda-t-on encore. Il répondit: « Quand Monsieur a donné l'ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra.

On lit dans le règlement de la fromagerie de J***:

« Il est interdit à chaque sociétaire d'acheter des veaux pour les engraisser. Chaque contrevenant paiera à la Société cinq francs de dommages-intérêts s'il est engraisonné dans la saison comprise dès le 1^{er} octobre au 1^{er} juin. »

— Savez-vous, disait l'autre jour un farceur, quelle ressemblance il y a entre un huissier et le cresson?

— Non.

— Eh bien, c'est qu'ils poussent tous les deux aux frais.

Au camp. — Voyons soldat, qu'est-ce qui vous empêche d'être à l'exercice?

— Pardon, mon docteur, mais c'est mon pouce; regardez comme il est enflé, et puis sentez-voir, c'est dur comme de la pierre.

— Allons, allons, ce n'est rien; courage, ça se remettra. De ce que le pouce est enflé, c'est qu'il a du thorax; et pour être dur comme de la pierre, c'est un vrai pouce-caillou.

L. MONNET.

Nous croyons que quelques erreurs ont été faites dans l'expédition de ce numéro. Ceux de nos abonnés qui ne l'auraient pas reçu sont priés de bien vouloir nous le réclamer.